

Chapitre 2

Au départ, le petit Yo ne dessinait pas pour obtenir des éloges ; quand il peignait, il éprouvait de la joie et en tirait beaucoup de satisfaction.

*Mais un jour, un adulte a bêtement encensé ses dessins :
et depuis, la joie de dessiner s'est transformée en désir d'éloges.
Tout cela parce qu'un adulte lui a volé sa joie spontanée d'enfant.*

Haruchika Noguchi¹

Un autre monde

Maintenant, chers lecteurs, il est temps d'entrer dans le premier atelier du Jeu de Peindre de l'histoire et de découvrir les conditions qui ont permis la rencontre avec la Formulation.

Nous sommes en 1950, l'établissement pour orphelins d'après-guerre a fermé mais l'aventure du Jeu de Peindre ne peut plus s'arrêter, Arno Stern s'installe à Paris et ouvre un atelier car c'est *la seule voie possible*².

Le 20 janvier 1951, une page en couleurs parue dans Paris-Match attire l'attention sur l'atelier et les enfants affluent. C'est à cette époque le premier mais surtout le seul atelier où l'on peint tel qu'on l'entend aujourd'hui, cent vingt, cent trente enfants viennent chaque semaine.

Avant d'entrer dans cet atelier, remettons-nous dans le contexte de l'époque, ce qui pour les plus jeunes d'entre vous demande un effort d'imagination.

En ces temps-là, le dessin n'avait que trois fonctions : communiquer, représenter ou faire de l'art ; l'acte de tracer était ignoré. Évidemment, les petits humains traçaient déjà, ils l'ont fait de tout temps, mais ce qu'ils faisaient était considéré comme des « gribouillages » imparfaits auxquels on ne prêtait pas attention. Lorsque l'enfant devenait plus habile, le rôle des adultes consistait alors à lui « apprendre » à dessiner, c'est-à-dire à représenter. Je sais que pour vous qui tracez librement depuis votre plus jeune âge et qui n'avez jamais fait de distinction entre l'acte de tracer et celui de représenter, tout cela est difficile à croire, c'était pourtant bien la réalité.

D'autre part, la Formulation et la mémoire organique étaient totalement inconnues : comme on ne s'intéressait pas aux premières traces de l'enfant et que, plus tard, on ne les laissait pas émerger, cela n'existait pas. N'allez pas non plus imaginer que les personnes étaient incapables de tracer, elles le faisaient car ce besoin vital était bien présent mais cela avait lieu de façon anecdotique, par hasard. Cela nous est devenu tellement étranger que je peine à vous l'expliquer : les petits et grands humains dessinaient et pouvaient parfois, lorsqu'on ne s'occupait pas d'eux, laisser émerger des tracés de la Formulation mais personne n'avait la possibilité d'exprimer les tracés de la mémoire organique régulièrement, librement, en toute tranquillité et en toute normalité comme nous le faisons aujourd'hui.

1 Haruchika NOGUCHI, *Avant la réprimande*, traduit de l'espagnol *Antes de reganar*, *Zensei* n°36 à 45 (1984-1986)

2 Arno Stern, *Les enfants du Closlieu*, Hommes et Groupes éditeurs, 1989, « Lorsque je m'installai à Paris, l'idée parut folle à tout le monde. Mais c'était la seule voie possible. »

Il ne s'agissait ni d'une interdiction ni de malveillance mais d'une profonde ignorance liée à un contexte bien particulier. Le geste de tracer était réduit au dessin ou à l'art parce que le point de référence de l'époque n'était pas l'enfant et ses facultés, soit l'infini potentiel présent en tout individu, mais l'adulte et ses productions, c'est-à-dire le résultat tangible d'une éducation et/ou d'un enseignement reçu. Il était donc logique, pour le dessin comme pour beaucoup d'autres domaines, de n'envisager que des lieux d'enseignement et de perfectionnement et il n'était même pas concevable de proposer autre chose.

Pour comprendre ce phénomène surprenant, il faut se souvenir de l'état d'esprit de l'époque. La société est empreinte de rationalisme, voire de scientisme. Expliquer le monde, l'humain, la nature de façon scientifique est un gage de sérieux et de véracité. Ainsi, le principe de causalité est extrêmement présent dans les mentalités, tout ce qui relève de la complexité est relégué au second plan. L'individu est considéré comme une matière brute qu'il s'agit de façonner – telle intervention, tel effet. L'humain n'est pas doté d'une nature aux richesses inestimables mais séparé d'une nature qu'il doit contrôler, en lui-même et à l'extérieur. De ce fait, on ne cultive pas l'enfance, on ne préserve pas le petit humain et son infini potentiel, on n'observe pas ses capacités et leur évolution, on ne le prend pas comme exemple, on se hâte d'en faire un adulte et d'amener son imagination, son enthousiasme, son audace à un degré plus mature, c'est-à-dire comme nous le savons désormais, beaucoup plus pauvre.

Je sais que cela surprend aujourd'hui, mais cette façon d'envisager le vivant n'est pas si lointaine. Nous avons changé beaucoup de choses : les enfants sont aujourd'hui libérés de l'école, respectés, les violences éducatives ont quasiment disparu, nos systèmes de gouvernance ont évolué... mais sommes-nous complètement libérés de cet état d'esprit ? Avons-nous totalement laissé de côté notre volonté de façonner, contrôler ? Avons-nous laissé nos peurs derrière nous ? Je n'en suis pas si sûre.

Lorsque je parle autour de moi de l'époque où les ateliers du Jeu de Peindre étaient rares - un ou deux dans chaque grande ville et quelques-uns perdus dans la campagne – mes auditeurs sont surpris, choqués et me disent « Tous les outils existaient – peintures, craies, stylos, pinceaux, feuilles- mais ils n'étaient pourtant pas utilisés pour leur fonction essentielle !! ». Si j'avais leur âge, j'aurais sans doute la même réaction mais ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il ne s'agit justement pas d'une histoire de moyens, d'outils mais d'une question de regard sur la personne. S'il avait suffi d'inventer une Table-Palette pour faire émerger la Formulation, celle-ci se serait révélée beaucoup plus tôt mais il ne s'agissait pas de cela, il fallait quitter toutes les conceptions en cours depuis des siècles- conceptions de l'éducation, de l'enfant, du collectif, de l'individuel, de la créativité etc - pour créer les conditions d'un autre monde.

Les yeux de la confiance

Si je peux écrire ce livre aujourd'hui, en toute quiétude, dans un monde apaisé et au seuil de ma vie, c'est parce qu'Arno Stern a osé cet autre regard il y a 130 ans. Et si je l'écris, c'est parce que je souhaite laisser quelque part non pas la forme, les outils de cette sérénité retrouvée mais le fond, ses racines, au cas où cela soit utile un jour...

Qu'avait donc de si particulier ce premier atelier ? Qu'est-ce qui a permis, en son sein, que la Formulation émerge ? D'abord un regard, ou plutôt un non-regard.

C'est un lieu clos, seuls ceux qui peignent y entrent, cela pour préserver de tout commentaire, de tout regard et de toute attente. Lorsqu'il crée l'atelier, Arno Stern n'a pas d'idée : il ne souhaite pas protéger l'enfant des commentaires, lui offrir un contexte bienveillant, rassurant, ludique, joyeux... Non, l'expérience à l'orphelinat l'a amené à être enfermé dans une pièce avec des enfants qui peignent, il a

dans ces conditions ressenti l'enfance et l'impulsion des tracés qui se libèrent, c'est dans la continuité de ce vécu qu'il crée en ville un atelier fermé, hors du monde. Sans complètement le savoir à l'époque, il soustrait l'enfance au regard de la société. L'extérieur n'entre pas. De plus, tout ce qui est peint reste à vie à l'intérieur de l'atelier, cela permet de mettre les productions de l'enfant à l'abri mais a également un autre effet : l'absence de « dessin que l'on rapporte à la maison » concentre sur l'acte de tracer, le plaisir de l'instant ; c'est un pas de côté d'une grande importance dans un monde où toute action a pour but un résultat. L'extérieur n'a pas sa place, aucun commentaire, qu'il soit positif ou négatif, ne peut avoir lieu, rien ne détourne l'enfant de son besoin spontané de tracer et de la satisfaction que cela lui procure.

À l'intérieur de l'atelier aussi, tout est inhabituel : avant tout, l'enfant ne reçoit aucun enseignement, aucune suggestion, il est libre et pourtant, Arno Stern se met au service des enfants tout en exigeant d'eux, du fait du groupe et de l'usage des outils, du sérieux, de la concentration. Dans une société qui propose et oppose le travail et les loisirs ou les leçons et les récréations, cela est totalement révolutionnaire : offrir à l'enfant un lieu où il n'est ni livré à lui-même, ni dirigé.

Ces éléments ont fait de l'atelier un lieu de dépaysement dans lequel les enfants ont eu la possibilité de s'exprimer et c'est ainsi que les tracés de la Formulation ont pu se libérer. Ces conditions particulières ne sont ni une méthode ni une garantie, elles ne suffisent pas à l'émergence de la Formulation car elles sont d'abord et avant tout le fruit d'une conviction profonde : l'enfant a déjà tout en lui.

Arno Stern a ressenti, vécu, ce basculement de perspective qui a tout provoqué : l'enfant, et plus largement la personne, n'est plus considérée comme un élément à améliorer en vue de son intégration au groupe, à l'avenir, à la société, aux institutions ou autres mais un individu qui possède tout en lui pour vivre épanoui parmi les autres. Dans un monde régi par la peur que les enfants n'apprennent pas sans enseignement, que les individus ne parviennent pas à vivre ensemble sans règles, que les capacités de chacun ne soient pas suffisantes pour vivre si elles ne sont pas améliorées... Arno Stern crée un lieu où tout, l'ambiance, le matériel, les rapports humains, tout est imprégné de confiance dans les facultés de l'individu à vivre.

Dans cet autre monde, il ne s'agit plus d'enseigner mais de permettre l'éveil des facultés qui sont en l'individu à l'état latent. L'esprit d'évaluation, de comparaison, de compétition n'a plus sa place, il est évacué, annulé ; chacun s'exprime parmi les autres.

En créant ce premier atelier, Arno Stern a ouvert la voie. Il allait ensuite découvrir la Formulation, la faire connaître, puis quelques autres rares ateliers ouvriraient et enfin, petit à petit, ce *lieu enchanteur*³ comme il le nommait, allait faire partie du quotidien de chacun comme c'est le cas aujourd'hui. Quelle chance ! D'avoir tous ces ateliers, de pouvoir peindre bien sûr mais surtout quelle chance que ce lieu, après s'être mis hors du monde, ait fini par s'étendre au monde.

Dans les prochains chapitres, nous ouvrirons la porte de l'atelier pour voir ses détails, ses jeux, entrer dans la Formulation... nous allons plonger dans la peinture mais surtout, n'oubliez jamais qu'il ne s'agit pas de peinture !

Peut-être le fait que leur enfant fasse de jolis dessins remplit-il ses parents de satisfaction, mais en contrepartie du contentement des grandes personnes, maintenant il y a de la souffrance en lui.

Nous devons être prudents.

Si nous éduquons un enfant assoiffé d'éloges, nous sommes en train d'élever un futur malheureux.

3 Arno Stern, Le Jeu de Peindre, Actes Sud, 2011, « L'atelier est un lieu enchanteur, il ne s'agit pas d'occuper l'enfant pendant quelques heures, mais de permettre l'épanouissement de sa personnalité. »

La conduite du conformiste, qui cherche l'approbation et la notoriété au lieu de respecter son désir authentique, a précisément son point de départ dans cette forme d'éducation. (...) Si notre spontanéité a été gâchée à cause de notre éducation, nous ne voudrions pas que cette activité naturelle disparaisse aussi chez les enfants.

Haruchika Noguchi⁴

4 Haruchika NOGUCHI, Avant la réprimande, traduit de l'espagnol Antes de reganar, Zensei n°36 à 45 (1984-1986)